

Recherches sociographiques



Richard HANDLER, *Nationalism and the Politics of Culture in Québec*; Michael A. WEINSTEIN, *Culture Critique. Fernand Dumont and New Québec Sociology*

Nicole Gagnon

Volume 30, numéro 1, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056418ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056418ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gagnon, N. (1989). Compte rendu de [Richard HANDLER, *Nationalism and the Politics of Culture in Québec*; Michael A. WEINSTEIN, *Culture Critique. Fernand Dumont and New Québec Sociology*]. *Recherches sociographiques*, 30(1), 125–127. <https://doi.org/10.7202/056418ar>

Richard HANDLER, *Nationalism and the Politics of Culture in Québec*, Madison (Wisconsin), The University of Wisconsin Press, 1988, 218 p.

Michael A. WEINSTEIN, *Culture Critique. Fernand Dumont and New Québec Sociology*, Montréal, New World Perspective, 1985, 124 p.

Un anthropologue de Chicago est à nouveau venu « faire un terrain » chez nous, dans l'intention cette fois d'étudier le nationalisme d'un point de vue culturel. Qu'il ait abordé la culture par la danse chez les Laurier et le dossier de la place Royale, ça peut très bien se défendre. Qu'il ait ignoré les contes de Ferron, la poésie de Miron ou la sociologie de Dumont, ça lui aplatit fâcheusement le paysage. Et qu'il ait délibérément laissé de côté l'histoire du Québec, ça commence plutôt mal. Richard Handler ne parle quand même pas d'un peuple sans histoire et sans littérature ; il ne prétend d'ailleurs pas traiter de la culture québécoise, prise ici comme terrain commode pour observer les pratiques d'objectivation et comme « moyen pour analyser les présupposés de [sa] propre vision scientifique du monde ». Sur les bribes d'une pensée nationaliste mal entendue, il entend procéder à une critique épistémologique de l'« entitivité ».

Prenant au départ le contre-pied de cette idée de sens commun qu'une nation existe au Québec, Handler cherche à en démonter le procédé de fabrication. Les sciences sociales comme l'idéologie, dit-il, appréhendent la culture comme une chose, c'est-à-dire une chose naturelle, conçue comme propriété de l'individu-nation. Le nationalisme se ramène alors à la prétention au droit de propriété sur les objets du patrimoine, ainsi que sur la langue, les minorités ethniques et autres grenailles. La nation comme histoire et la culture « en tant que conscience historique » ayant été d'emblée écartées, la conclusion coule de source : « L'insécurité nationale est incurable : c'est une fonction de la logique de l'individualisme possessif plutôt que des contingences de l'histoire nationale. »

Handler est bien conscient que sa thèse est « hérétique » (entendre : originale) et que les *natives* ne souscriront pas facilement à son récit — vu qu'il a su éviter « magistralement » le piège anthropologique classique de reprendre à son compte l'explication qu'ils donnent d'eux-mêmes. En fait, le compte rendu ethnographique est conforme aux règles du métier. L'auteur a longuement observé, interrogé, fait au moins semblant de lire, et il ne parle habituellement que de ce qu'il semble connaître. Sauf pour quelques grossièretés (p. ex. la sociologie québécoise est restée catholique jusqu'en 1960), l'exposé est honnête, quoique superficiel. Le *native* pourra donc s'y retrouver et, s'il est *social scientist*, y puiser des informations utiles sur le folklore et la gestion étatique du patrimoine.

Le *social scientist* risque cependant de n'être pas tellement ébloui par l'épistémologie de Handler. Celui-ci n'a rien de plus à nous dire sur « comment penser la réalité sociale » que sur la culture québécoise. Sous le terme « objectivation », il confond la ritualisation et la réflexivité avec la réification. Et son analyse de la pensée nationaliste n'est ni une description, ni une explication, ni une « déconstruction », ni une interprétation : c'est une fausse traduction. Voici, en effet, par quel type de rhétorique, à base d'équivoque, le nationalisme devient de l'individualisme : « Le nationalisme est une idéologie de l'être individué. C'est ainsi une variété de l'individualisme occidental. » (P. 50.) « Si la nation est une espèce, alors c'est une entité naturelle. » (P. 43.) « Comme on l'a vu, l'individu collectif de l'idéologie nationale est défini par ses possessions ou, formulé un peu différemment, son existence est considérée démontrée par l'existence de propriétés

culturelles.» (P. 192.) Est-il besoin de préciser que ces paralogismes — inspirés de la conceptualisation défectueuse de Louis Dumont — sont de l'auteur et qu'on les chercherait en vain dans le discours censé les illustrer ?

Il n'est pas clair dans l'ouvrage si Handler est arrivé sur le terrain avec son idée plus ou moins faite d'avance ou s'il a dû se replier sur la question épistémologique, faute d'avoir perçu la différence culturelle où s'enracine le travail de type ethnographique. « L'indéniable et robuste originalité » du Canadien français de Groulx « n'échapp[ait] pas à l'observateur étranger » et Everett Hughes s'était laissé séduire par la différence ; mais depuis que les Québécois ont jeté aux poubelles les frusques de leurs parents, ils en sont venus eux-mêmes à douter qu'ils habitent une culture. « Y a-t-il une différence ? Je ne vois pas de différence ! » avouent bien des *natives* par la voix de Lise Bissonnette. Pas facile d'en voir *a fortiori* quand on a l'habitude de noyer tout ce qu'on mange dans la sauce *barbecue* : « Comme une rangée de restaurants ethniques dans n'importe quelle ville nord-américaine [...], les nations et les groupes ethniques participent à un marché commun pour produire des différences qui les rendent tous semblables. » (P. 195.)

La différence n'est qu'une des façons d'aborder les questions de culture, sûrement pas la meilleure pour l'intention nationaliste, et je dirais aussi pour l'intention cognitive. Je n'aurai cependant pas la politesse de prendre les simplicités de Handler « comme un défi » en y allant de mon petit laïus sur la culture québécoise ; il existe de bons ouvrages sur le sujet, auxquels j'aurais peu à ajouter ici. Quant à ceux qui veulent apprendre quelque chose sur l'objectivation, ils feraient mieux de lire le tome I de *Dialectique et société* de Michel FREITAG (Saint-Martin, 1986). J'aurais plutôt envie de répondre : « tes bebelles, pis dans ta cour ». Contrairement aux antiquités des années 1950, les Américains peuvent bien emporter d'ici des données à pochetées sans que ça nous enlève rien ; on n'est pas obligé non plus de réimporter les *gadgets* qu'ils s'en fabriquent. C'est tout de même agaçant de voir le nationalisme québécois mis dans le même sac que la société de consommation — ou la pensée de Fernand Dumont réduite à l'état d'insipide brouet pour jeune Narcisse en mal d'authenticité. Souhaitons donc que l'ouvrage de Handler connaisse une large diffusion outre-frontières de sorte que tous les anthropophages en quête d'originalité sachent désormais qu'« y a rien là » et aillent se mirer ailleurs.

Le compte rendu dans le *British Journal of Canadian Studies* (III, 1, 1988) d'une lecture américaine de Fernand Dumont m'a incitée à sortir du tiroir la réfutation trop pointue que j'en avais faite, pour en extraire de quoi étayer mon diagnostic ci-dessus. « Ce court mais pénétrant essai, écrit James Jackson du Trinity College (Dublin), est un livre bienvenu. » Je ne chicanerai pas l'auteur de ce jugement erroné, car il fallait le second regard d'un œil averti pour détecter une pure projection, assise sur un contre-sens global, dans l'éloge que fait Michael Weinstein de son « Heidegger américain ».

Weinstein aborde la pensée de DUMONT par le biais de sa poésie (*Parler de septembre*, 1970), ce qui aurait pu être une bonne idée. Une maîtrise insuffisante du français rendait toutefois cette avenue risquée. Dès le premier vers du premier poème, une erreur d'aiguillage fourvoie toute l'analyse. « L'arbre toujours pousse sur les mots. » / « The tree always pushes on the words. » / La nature proteste toujours contre la culture. Les quelques personnes sur qui j'ai fait le test ont pourtant toutes traduit spontanément « pousse » par *grows*, sans même percevoir l'équivoque. En faisant grâce au lecteur de la démonstration, l'arbre du poème est effectivement l'œuvre d'écriture qui croît sur le langage.

On pourrait prendre ce malencontreux *pushes* pour un contre-sens ponctuel, pardonnable avec plusieurs autres à un anglophone qui a tout de même pris la peine de « nous » lire. Sauf que Weinstein n'a pas lu ; comme Handler, il a dévoré en se mirant. L'œuvre philosophique de Dumont est tout aussi bien abordée à travers les lunettes d'un existentialisme primaire, « la dialectique du sens et de l'absence », qui en noie complètement l'originalité. Là où il est dit : « Le sens vient de plus loin que moi, c'est pourquoi il est destiné à se répandre dans la communauté des hommes », Weinstein entend qu'il lui faut s'obstiner à transformer le cri primal en environnement langagier. Là où il est question de mémoire et de psychanalyse des collectivités, l'histoire devient un cataplasme symbolique sur la blessure existentielle. Et alors que Dumont écrit : « pour le philosophe, il n'y a pas de synthèse à chercher », l'anthropologie de l'interprétation est présentée comme la synthèse dialectique des deux autres modes de pensée sur l'homme.

Que Jackson se console si la prose de Weinstein souffre d'une propension à l'abstraction qui la rend indigeste à l'étudiant de premier cycle : le livre peut toujours se lire pour la philosophie personnelle de son auteur, mais comme introduction à l'œuvre de Dumont il est plus que mauvais. Il retient par ailleurs l'attention à titre de document sur l'insularité culturelle de nos voisins, imperméables, dirait-on, à toute altérité — virus au demeurant bien facilement libre-échangeable. Quant à Fernand Dumont, peut-être serait-il temps d'offrir plutôt aux étudiants avancés de Dublin ou de Toronto une traduction anglaise du *Lieu de l'homme* et des *Idéologies*.

Nicole GAGNON

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Paul-R. BÉLANGER, Benoît LÉVESQUE, Réjean MATHIEU, Franklin MIDY (dir.) *Animation et culture en mouvement. Fin ou début d'une époque ?*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1987, 316 p.

Ce livre collectif reproduit les témoignages et les communications du colloque organisé par le module d'Animation et recherches culturelles de l'Université du Québec à Montréal, du 19 au 21 octobre 1984, sous le thème « Animation et culture en mouvement ».

Le sous-titre de l'ouvrage, *Fin ou début d'une époque ?*, traduit bien « l'esprit du temps », alors que les Québécois tentent de se ressaisir après la crise économique du début des années quatre-vingt et plusieurs désillusions politiques (l'État-Providence en faillite, la « défaite » référendaire, l'échec du front commun syndical, les déchirements de la gauche, l'essoufflement du militantisme, etc.). L'intervention sociale collective est alors mise à la question. Faut-il y voir le tâtonnement et l'incertitude des orientations de l'animation sociale (J. RHÉAUME) ou la diversification et l'enrichissement d'une pratique (L. FAVREAU) ou encore la conjoncture favorable à un rapprochement de diverses filières d'intervenants (S. LANDRY) ou enfin la manifestation de la continuité d'un projet de société toujours poursuivi à travers cet art qu'est l'animation (M. BLONDIN)? L'ouvrage